

Librio



Marie-Jeanne Riccoboni



Histoire
de M. le marquis
de Cressy

Histoire de
M. le marquis
de Cressy

LES ŒUVRES DU MATRIMOINE

Combien de femmes ayant publié entre le xvii^e siècle et le début du xx^e siècle sommes-nous capables de citer aujourd'hui ? Madame de La Fayette, Germaine de Staël, George Sand et... c'est à peu près tout. Non qu'il en ait manqué, au contraire : de nombreuses autrices furent très en vogue auprès de leurs contemporains, ou récompensées pour leurs textes, mais toutes ou presque ont subi le même sort : l'oubli.

Avec cette collection, nous avons voulu inverser le cours du destin : donner à ces autrices la visibilité et la légitimité qu'elles méritent, et surtout permettre le plaisir de la lecture de leurs œuvres. Tout un matrimoine à (re)découvrir !

Dans la même collection :

Marie-Catherine d'Aulnoy, *Belle Belle ou le Chevalier fortuné* suivi de *La Belle aux cheveux d'or*, Libro n° 1311

Félicité de Genlis, *Mademoiselle de Clermont*, Libro n° 1314

Judith Gautier, *Isoline*, Libro n° 1310

Constance de Salm, *Vingt-Quatre Heures de la vie d'une femme sensible*, Libro n° 1309

Marcelle Sauvageot, *Laissez-moi*, Libro n° 1303

Marie-Jeanne Riccoboni

Histoire de
M. le marquis
de Cressy

Librio



Couverture de Marie Boiseau © Éditions J'ai lu

E.J.L., 2022

EAN 9782290365663

M. le duc de Vendôme, ayant glorieusement terminé la guerre d'Espagne, revint à la cour, suivi d'une brillante jeunesse ; victorieuse sous ses étendards, elle partageait avec lui l'honneur de ses triomphes.

Parmi ceux qui s'étaient distingués dans la dernière campagne, le marquis de Cressy, par une attention particulière du prince qui l'aimait, avait eu occasion de montrer ce que peuvent le zèle, le courage et la fermeté dans le cœur d'un Français ; heureux si des qualités si nobles eussent pris leur source dans l'amour de la patrie et dans cette généreuse émulation naturelle aux belles âmes, plutôt que dans un désir ardent de s'avancer, d'effacer les autres, et de parvenir à la plus haute fortune !

Le marquis entrait dans sa vingt-huitième année lorsqu'il reparut à la cour après six ans d'absence. Il était maître de lui-même ; assez riche, si ses désirs eussent été modérés ; mais, dominé par l'ambition, le bien de ses pères ne pouvait suffire à l'état qu'il avait pris ; il songea à le soutenir, même à l'augmenter. Une grande naissance, une figure charmante, mille talents, une humeur complaisante, l'air doux, le cœur faux, beaucoup de finesse dans l'esprit, l'art de cacher ses vices et de connaître le faible d'autrui, fondaient ses espérances : elles ne furent point déçues : un tel caractère réussit presque toujours. L'apparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus mêmes,

et celui qui feint de les avoir a bien de l'avantage sur celui qui les possède.

Le marquis de Cressy devint en peu de temps l'admiration des deux sexes. Les hommes recherchèrent son amitié, et les femmes désirèrent sa tendresse ; mais celles qui tentèrent de l'engager trouvèrent dans son cœur une barrière difficile à forcer. De toutes les passions, l'intérêt est celle qui cède le moins aux attaques du plaisir.

Le marquis résista longtemps aux douceurs qui lui étaient offertes, même à sa vanité. Le titre envié d'homme à bonnes fortunes le toucha bien moins que l'espoir d'une alliance qu'une conduite sage pouvait lui procurer. Sans pénétrer ses desseins, on vit son indifférence, et le peu de succès ayant rebuté les femmes qui ne voulaient que plaire, la difficulté anima celles dont l'âme tendre, les désirs timides et réglés par la décence, semblaient dignes de vaincre la résistance d'un homme si capable en apparence de rendre heureuse celle qui parviendrait à toucher son cœur.

Mme la comtesse de Raisel et Mlle du Bugei furent de ces dernières. La comtesse, veuve depuis deux ans d'un mari qu'elle n'aimait pas, dont l'âge avancé et l'humeur fâcheuse ne lui avaient fait connaître le mariage que par ses dégoûts, semblait s'être destinée à vivre libre ; elle entra dans sa vingt-sixième année ; sa taille était haute, majestueuse ; ses yeux pleins d'esprit et de feu ; une physionomie ouverte annonçait la noblesse et la candeur de son âme ; la bonté, la douceur et la générosité, formaient le fond de son caractère ; incapable de feindre, elle l'était aussi de concevoir la plus légère défiance : on lui inspirait difficilement de l'amitié ; mais, quand elle aimait, elle aimait si bien qu'il fallait mériter sa haine pour la

ramener à l'indifférence. Une naissance illustre, une fortune immense, étaient les moindres avantages qu'une femme telle que Mme de Raisel pût offrir à l'heureux époux qu'elle daignerait choisir.

Adélaïde du Bugei n'avait guère plus de seize ans ; tout ce que la jeunesse peut donner de fraîcheur et d'agrément était répandu dans ses traits et sur toute sa personne ; à un esprit naturellement vif et perçant elle joignait ce charme inexprimable que donnent l'innocence et l'ingénuité. Elle n'avait plus de mère. M. du Bugei venait de la retirer de l'abbaye de Chelles, dans le dessein de la marier. La fortune d'Adélaïde n'était pas considérable ; la plus grande partie de celle de son père consistait en bienfaits du roi. Mais l'ancienneté de sa maison, les services de ses aïeux, son mérite et sa beauté, lui promettaient un sort bien différent de celui dont l'intérêt et l'amour la rendirent la triste victime.

Telles étaient les deux personnes dont M. de Cressy fit naître les premiers sentiments. Elles étaient alliées, et l'amitié les unissait ; mais la différence de leur âge n'admettait point entre elles cette intimité qui bannit toute réserve. La comtesse gardait son secret par prudence, et Mlle du Bugei ignorait qu'elle en eût un à confier.

M. de Cressy se trouvait plus souvent avec Adélaïde qu'avec la comtesse. Il allait presque tous les jours dans une maison où elle était familière. Il s'aperçut du désordre où la jetait sa présence, et connut le penchant de son cœur. Il sentait un plaisir secret en observant l'impression qu'il faisait sur ce cœur simple et vrai ; mais, comme il était fort éloigné de borner son ambition à la fortune qu'elle pouvait lui apporter, il rejeta d'abord toute idée de profiter des dispositions d'Adélaïde : mais le temps, la vanité, le désir, l'amour peut-être, détruisirent cette sage résolution,